

Histoire : mot féminin

Micheline Dumont

Volume 25, Number 3 (147), June 1983

L'histoire vécue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30486ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumont, M. (1983). Histoire : mot féminin. *Liberté*, 25(3), 27–33.

MICHELINE DUMONT

HISTOIRE: MOT FÉMININ

J'envie les Américaines. En déclinant le mot *History*, elles ont tout de suite trouvé *Her-story*, rendant du même coup toutes les grandes synthèses historiques amputées, ou plutôt hémiplegiques. J'ouvre l'ouvrage de Gerda Lerner, *The Majority Finds its Past: Placing Women in History* (1979), et voilà, c'est là, tout ce que je voudrais dire. Mais qui suis-je pour le faire, moi qui ai étudié l'histoire, enseigné l'histoire, si longtemps, sans me scandaliser ni m'émouvoir de l'absence des femmes? Gerda Lerner, elle, à quarante-deux ans bachelière tardive, explique au Comité qui lui demande pourquoi elle veut entreprendre des études supérieures en histoire: «Afin de rendre l'histoire des femmes respectable». C'était en 1962! J'aimerais avoir eu cette clairvoyance.

J'essaie à mon tour de jouer avec le mot *Histoire* et je ne fabrique que des calembours qui semblent sans résonance.

Hisse-TOI! Rrrr

Hist OIE re

Hi! se taire!

Remarquez que tout cela vous démontre à quel point j'ai bien intériorisé les dispositions de la «nature» féminine: tenter de se hisser à l'égalité du sexe dit fort; se faire traiter d'oie blanche; se taire; et

surtout cette syllabe, TOI, qui me voue à l'altérité, qui nous voue à l'altérité. TOI, femme. La femme. *Toi qui deviens femme déjà*. La femme, toujours confondue dans le singulier. *La femme éternelle*. Comme si le féminin ne se mettait pas au pluriel. Sauf dans l'expression: aimer les femmes, courir les femmes, «*wine, women and songs*». Au singulier, objet d'un discours. Au pluriel, objet d'appropriation. Histoire de la femme. Un long discours sur la femme.

Les propos de ce discours ont changé à travers les âges, mais la femme y est toujours pensée, définie, dans des essais contradictoires: la femme victime, la supériorité naturelle de la femme, le premier sexe, le deuxième sexe, le sexe dangereux. «L'histoire, disait Valéry, n'enseigne rigoureusement rien car elle donne des exemples de tout.» La seule question vraiment intéressante et instructive — pourquoi choisit-on de faire ressortir telle ou telle ligne directrice? — n'est jamais élucidée. Car, seul commun dénominateur à ces ouvrages: la femme y est pensée; elle n'existe pas. Ce qui permettrait d'arguer qu'elle n'a jamais été sujet de l'histoire.

L'histoire, disait-on, est née avec l'humanité. On sait aujourd'hui qu'il n'en est rien. Dès l'origine, l'histoire a été une entreprise de justification de l'ordre établi; un discours d'homme; un métier d'homme, utilisant surtout comme matériau l'écriture, si longtemps monopole masculin. L'exclusion des femmes dans le récit, dans l'explication, dans l'événement, dans l'interprétation a donc semblé naturelle. D'ailleurs, à quelle histoire les femmes pouvaient-elles prétendre? Leur destin n'est-il pas figé dans la répétition et le quotidien? Par ailleurs, quelques marginaux se sont plu à inventer le genre «histoire de la femme», simple variation du discours masculin sur la femme, expression de son désir, de ses craintes, de ses mythes, de ses phantasmes. De femmes réelles dans ces récits, point.

Voilà donc pour l'histoire. Mais une «nouvelle histoire» est née en 1929. Elle a ses pères (mais pas de

mères), ses fondateurs, sa revue, ses théoriciens, son encyclopédie, ses vedettes et même ses succès de librairie. Au rythme trépidant des événements, elle oppose désormais les ondes majestueuses de la longue durée : l'univers mental qui intériorise une technique nouvelle, les familles qui se transforment, la peur, la mort, la vie, et les cycles annuels du travail et des fêtes qui déterminent les mois où les enfants sont conçus, le climat, le paysage, le prix du pain. L'histoire, nous apprend-on, a délaissé les ornières de la politique et de la diplomatie. Elle a découvert les anonymes, donc les femmes. L'histoire *des* femmes.

J'ai réouvert mes livres de théorie historique pour les passer au crible de l'existence du féminin. Bloch : «L'objet de l'histoire est par nature l'homme, les hommes». Febvre : «L'homme, mesure de l'histoire, sa seule mesure. Bien plus, sa raison d'être». Puis, une génération plus tard, Veyne : «Des événements vrais qui ont l'homme pour acteur». On pourrait s'attendre à voir l'auteur de *L'Inventaire des différences* rapporter des destins féminins particulièrement significatifs. Mais, comme Veyne veut être compris, il choisit des exemples que tout le monde connaît : il parle de Louis XIV, de Jean-sans-terre, de Pyrrhus, de Napoléon, des impôts, de la Révolution française, etc. Il cite toutefois comme exemple de permanence un trait commun aux matrones romaines enceintes : elles avaient des «envies» ! L'auteur, lui aussi, avait les siennes... inscrites dans un discours où la subjectivité masculine n'était pas absente.

Et que dire de la méthode ?

«L'histoire se fait avec des documents», disaient Langlois et Seignobos. «Quand il y en a», ajouta Febvre deux générations plus tard, ouvrant ainsi la porte à la nouvelle histoire. «Mais les textes et les documents, fussent-ils les plus clairs et les plus complaisants, ne parlent que quand on sait les interroger», précisa Bloch. «Dorénavant, il faut surtout apprendre à allonger le questionnaire, faire l'inventaire des différences», déclare Veyne. «Et se

rappeler, de conclure Marrou, que l'histoire est inséparable de l'historien».

Fort bien, messieurs. Il résulte de tout cela que tout est à reprendre, si on veut prétendre reconstituer l'histoire de l'humanité. Car on a toujours oublié le point de vue des femmes. Et même si on a déployé beaucoup d'astuce pour démontrer que ce point de vue était insignifiant, rien ne dit qu'il l'a été. Et avant d'en parler il faudra au moins le reconstituer et le connaître.

Le mot homme contient les hommes et les femmes, assure-t-on. On voudrait nous le faire croire. On pourrait même le croire. Des courbes sur le prix du pain, la corporation des historiens est passée à l'étude des niveaux de vie, au calcul des taux de fécondité, aux attitudes devant la vie, la mort. Shorter, cherchant à expliquer la naissance de la famille moderne, s'est mis à compter méticuleusement... les filles-mères. Tel article nous interpelle car il aborde une question inédite: les aspirations sociales des jeunes filles. Mais voilà que pour sa démonstration, l'auteur place en ordonnée les professions des pères, et en abscisse... les professions des maris! Serait-ce que toute ambition propre dépasse ce qu'on attend d'une épouse? Comment ne pas constater que toute cette entreprise est piégée par les instruments de recherche que nous utilisons, par le langage lui-même?

J'ouvre des monographies «nouvelles». Mandrou, sur l'évasion mystique au XVI^e siècle: «Cette exaltation a touché beaucoup plus les femmes que les hommes. Sensibilités *naturellement* plus vives, sans cesse meurtries par les années de longues guerres, elles se tournent vers la prière...» Duby, sur le redressement moral entrepris par l'Eglise du XI^e siècle chez les ecclésiastiques: «Les guérir d'une double corruption: le goût des femmes *évidemment*...» Mais Duby, dans *Le Chevalier, la femme et le prêtre*, n'est pas dupe. Son ouvrage sur le mariage dans la France féodale se termine par cette phrase: «Il faudrait

toutefois ne pas oublier parmi tous ces hommes qui seuls, vociférant, clamaient ce qu'ils avaient fait ou ce qu'ils rêvaient de faire, *les femmes*. On en parle beaucoup. Que sait-on d'elles?»

On en sait maintenant un peu plus. Le sujet s'est glissé dans les interstices de l'histoire. Mais c'est curieux tout de même. Presque toutes les études qui font entrer les femmes dans le territoire de l'historien sont signées par des femmes: Nathalie (Zemon-Davis), Marie (Lavigne), Gerda (Lerner), Martha (Vicus), Elise (Boulding), Geneviève (Frais), Mary (Beard), Alison (Prentice), Michèle (Jean), Eileen (Power), Pascale (Werner), Arlette (Farge), Jennifer (Stoddart). Et pourtant, ce n'est pas curieux. C'est logique. «L'histoire est inséparable de l'historienne...» Les Américaines publient: *Clio's Consciousness Raised, Liberating Women's History, Clio Was a Woman*. Les Françaises éditent *L'Histoire sans qualité, Pénélope; Pour l'histoire des femmes*. Au Canada, Naomi Griffiths publie *Penelope's Web*. Ici au Québec, le Collectif Clio écrit *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*.

Clio, Pénélope. Est-ce par hasard? Comme si les femmes, par la conscience que leur révèle leur histoire, tentaient d'échapper au destin de Pénélope dans une histoire qui ne serait plus à refaire.

Avec l'équipe du Collectif Clio, j'ai entrepris de dire l'histoire autrement en tentant de tracer le fil conducteur de la vie des femmes en ce pays. Entreprise bien téméraire. Lecture différente de notre passé collectif, mais avec les instruments de recherche fournis par l'historiographie.

Quelques réactions sont symptomatiques. On nous demande: Avez-vous parlé des infirmières rurales? Du rôle des femmes dans les associations de consommateurs? Avez-vous parlé des mères qui n'en pouvaient plus d'avoir tant d'enfants? Des écoles normales? Des femmes qui ont fait fonctionner seules tant d'entreprises? Des Haïtiennes exploitées dans les usines de Montréal? C'est que les gens ne sont pas

dupes. Ils savent confusément que la vraie vie est toujours occultée dans les livres d'histoire. Et cela même dans les livres intitulés : *La Vie quotidienne au temps de...* Ont-ils posé les mêmes questions aux historiens qui avaient écrit les autres livres d'histoire? Et va-t-on encore qualifier de préoccupation féministe la recherche d'une vérité de cet ordre? J'aime que les historiennes françaises aient publié *L'Histoire sans qualité*. Ce livre est beaucoup moins un aveu d'impuissance qu'un départ à zéro. Car les femmes ont été dans l'histoire. C'est le discours historique qui les a ignorées. Or, en révélant le destin des femmes, l'ambivalence, l'exploitation, l'inégalité, et surtout la permanence d'une condition, d'un rôle qui «va de soi», l'histoire a renforcé l'image collective que les femmes ont d'elles-mêmes. Le piège est bien dissimulé. Comment l'éviter? Il ne suffit pas de dire ce qui a été si cette entreprise a pour conséquence de renforcer les définitions traditionnelles. Seule l'analyse féministe peut modifier la lentille de l'objectif.

Ainsi, les débats de fond de l'analyse féministe risquent de remettre en question bien des savoirs. Depuis que Simone de Beauvoir a écrit son fameux «On ne naît pas femme, on le devient», le débat nature / culture est au cœur de cette «traversée des apparences». Les définitions de la nature et de la loi dite naturelle se sont modifiées au fur et à mesure des découvertes de l'anthropologie et de la psychologie, de la sociologie et de l'économie, traçant la voie aux théories relativistes et évolutionnistes des comportements humains. Ce débat, bien sûr, déborde largement la condition féminine. Mais c'est là justement que se situe le rôle joué par l'analyse féministe : ce débat n'aurait pas fait les progrès que l'on connaît si dans des centaines d'universités, des femmes n'avaient pas commencé à poser d'autres questions aux différentes disciplines. La science elle-même s'est révélée un jeu d'opinions!

En fait, le problème de l'inné et de l'acquis, car c'est de cela qu'il s'agit, n'est pas près d'être résolu. Et

le pouvoir, la hiérarchie, les privilèges, s'ils ne sont pas naturels, semblent inséparables de toute organisation sociale. Car il est beaucoup plus difficile d'assurer la vie d'un groupe que sa reproduction.

Or, une lente mutation est en train de se produire: les hommes et les femmes ont commencé à se parler différemment, à envisager la vie collective différemment, à vivre ensemble. Cela ne «permet-il pas de penser que ce sera, non seulement l'histoire des femmes, mais l'histoire de toute l'humanité qui sera dite autrement?» C'est la conclusion qu'a choisie le Collectif Clio en s'insérant avec optimisme dans une pulsation subversive de la longue durée.